

Pascal et le jansénisme

Autor(en): **Mauris, Edouard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **6 (1963)**

Heft 1

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-869841>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

PASCAL ET LE JANSÉNISME

En restant d'abord au niveau de la description, nous rappelons quelques points de repère qui ponctuent l'histoire enchevêtrée des relations de Pascal avec le jansénisme.

La rencontre se situe en 1646. Blaise, qui a vingt-trois ans, vit dans sa famille établie à Rouen, lorsque son père, victime d'un accident, est soigné et entouré d'une façon charitable par deux gentils-hommes du voisinage qui exercent un véritable ministère laïque, tant par les œuvres auxquelles ils se consacrent que par la ferveur et la qualité de leur foi. Or ces personnes ont eu leur vie transformée par la lecture et la méditation de textes que leur a fait connaître un curé récemment installé à Rouville, dans le pays de Caux ; c'est par leur intermédiaire que la famille Pascal entre à son tour dans ce mouvement qui tend à une restauration du catholicisme par un retour aux sources. La découverte du jansénisme touche Blaise et les siens : Etienne son père, sa sœur aînée Gilberte avec son mari Florin Périer, Jacqueline sa sœur plus jeune — tous cherchent et acceptent un renouvellement personnel si profond et si sincère qu'il est devenu courant de parler à ce propos d'une conversion.

Le terme peut être retenu, sous réserve de ne pas donner lieu à méprise. Blaise Pascal, pas davantage que sa famille, n'a passé brusquement de l'incrédulité à la foi par un bond imprévu, un saut irrévocable. Il s'est produit plutôt une mutation lente, impliquant l'abandon du christianisme relativement conformiste qui était celui de son milieu social, et la sensibilisation progressive à des exigences intellectuelles et morales que les écrits de Jansénius, de Saint-Cyran et d'Arnauld formulaient avec une incomparable fermeté. Quelque importance que l'on accorde à cette conversion — certains y discernent une métamorphose extérieure et cérébrale plus qu'un changement global du cœur — elle est tributaire de l'ébranlement provoqué par l'étude des ouvrages jansénistes et elle constitue le point de

départ d'une orientation définitive ; dès 1646, affirme Léon Brunschwig, « Pascal connaît et adopte la foi dans laquelle il est mort »¹.

Cette étape initiale est suivie d'une période au cours de laquelle les rapports de Pascal avec le nouveau courant subissent des variations et sont frappés d'intermittences. Il est revenu en 1647 à Paris, où sa famille le rejoindra l'année suivante, et ce sont les recherches et les travaux scientifiques qui passent au premier plan. Puis, de 1652 à 1654, les amitiés qu'il noue avec Roannez, Méré et Miton forment la trame de l'époque dite mondaine que nous connaissons du reste imparfaitement.

D'autre part, le jansénisme ne s'offre plus aux Pascal sous les revêtements du début. Le témoignage des Rouvillistes et la lecture des livres font place aux relations directes avec la citadelle, le double foyer, les abbayes de Port-Royal des Champs dans la vallée de Chevreuse, et de Port-Royal de Paris au faubourg Saint-Jacques ; c'est là que résident ceux qu'on nomme les Messieurs de Port-Royal, ou les Solitaires, qui sans être moines se soumettent à une discipline ascétique, et les femmes qui vivent leur consécration dans le style cistercien rénové par Saint-Cyran. L'occasion de contacts encore sporadiques est fournie par l'intention bien arrêtée de Jacqueline de se faire religieuse à Port-Royal, où elle entrera comme postulante le 4 janvier 1652, ayant attendu la mort de son père réticent pour accomplir un geste que son frère, lui, a approuvé et encouragé. On est ainsi en droit de remarquer que Port-Royal a été présent à Pascal, dans ces années apparemment creuses au plan religieux, par la médiation de Jacqueline, en soulignant ce que ce caractère médiat comporte de partiel et de lacunaire.

Dans la nuit du 23 au 24 novembre 1654 surgit l'événement extraordinaire, la seconde conversion. Pascal est plus qu'enveloppé — saisi par l'intervention fulgurante de Dieu qui s'empare de son existence, dans l'instant de l'extase, pour faire de lui un homme nouveau. Désormais, sa vie est donnée, comme il le transcrit dans le mémorial qu'il porte cousu dans son habit, au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, au Dieu de Jésus-Christ.

Cette illumination dénoue une crise intérieure et rend le chemin libre. Les liaisons avec Port-Royal cessent d'être facultatives et prennent l'allure d'une familiarité aussi étroite que possible, venant d'un homme qui néanmoins ne s'est jamais fondu dans le groupe des Solitaires. Il fait de longues retraites à Port-Royal des Champs, participe intimement à la vie de la maison où il reçoit comme direc-

¹ *Pensées*, ed. min., p. 55, Hachette.

teur de conscience M. de Saci, neveu d'Arnauld et de la Mère Angélique. Aussi ne peut-il rester à l'écart lorsque les circonstances deviennent menaçantes et qu'Antoine Arnauld, dénoncé à la Sorbonne le 4 novembre 1655, est condamné quelques semaines plus tard. D'accord avec ses amis alarmés par le succès des Jésuites, Pascal reconnaît qu'il faut sortir du cadre des discussions techniques réservées aux spécialistes, et porter le débat devant l'opinion en « répandant dans le public une espèce de factum », dit Nicole. Le 23 janvier 1656 paraît anonymement la *Lettre écrite à un provincial par un de ses amis, sur le sujet des disputes présentes de la Sorbonne*. C'est la première d'une série de dix-huit, qui seront publiées séparément à intervalles irréguliers jusqu'au 24 mars 1657, et recueillies la même année en un volume portant cette fois-ci un nom d'auteur, Louis de Montalte.

Le succès des Provinciales fut celui d'un combat retardateur. Le pouvoir civil, la hiérarchie ecclésiastique sont décidés à éliminer l'hérésie de Port-Royal et multiplient les mesures tracassières débouchant sur la persécution. Au terme de trois années de luttes, les directeurs acceptent de signer, et font signer aux religieuses en juin 1661 une déclaration imposée par l'Église, le fameux « Formulaire ». Les discussions préalables à la signature provoquèrent à l'intérieur de Port-Royal de vives tensions, auxquelles Pascal ne resta pas étranger. Jacqueline était à la tête des irréductibles, partisans de la résistance à outrance, et sans être concerné directement par cette affaire, puisqu'on ne lui demandait pas son engagement personnel, il partage l'intransigeance de sa sœur et se montre critique à l'égard des Solitaires, qui assortissent leur signature de réserves et de conditions jugées par lui inacceptables.

Le décès de Jacqueline, le 4 octobre, confère une dimension particulièrement douloureuse à des dissentiments qui s'accroissent encore lorsque les Messieurs de Port-Royal en viennent à signer un nouveau Formulaire, le 28 novembre. Puis, par lassitude sans doute, il se détourne de cette polémique et n'en dira plus rien, jusqu'à sa mort le 19 août 1662.

Se fondant sur la succession chronologique que nous venons d'évoquer en pointillé, les interprétations se sont multipliées qui cherchent à donner un sens à cette prodigieuse aventure spirituelle. Pour aller au plus court, nous en retenons deux, aux extrémités opposées de l'éventail.

L'une fait du jansénisme de Pascal une phase, un épisode, une péripétie, la dynamique temporaire du premier étage de la fusée.

Même quand il écrit les Provinciales, il garde les distances : « ... j'ai dit que je suis seul, et en propres termes, que je ne suis pas de Port-Royal » (XVII^e) ; « je vous parlerai de telle sorte que je vous ferai peut-être regretter de n'avoir pas affaire à un homme de Port-Royal » (XVI^e). Il a été un hôte, un ami, un sympathisant du dehors, peut-on se permettre de dire un « supporter », mais il n'est pas entré vraiment dans la communauté de foi et de prière que formaient les Messieurs de Port-Royal et les religieuses. On doit donc, comme Maurice Blondel l'a proposé, « détacher Pascal de son entourage, de son mobilier ou de son orchestration jansénistes »¹, et postuler l'existence d'une troisième conversion. Dès 1658, touché par une aggravation terrible de son état de santé, Pascal se détourne de son passé et aborde enfin au rivage de l'orthodoxie : « Fini le temps des Provinciales » (l'expression est de M. Jean Guitton). Les prudences et les atermoyements dont ses amis entourent la signature du Formulaire accentuent un éloignement, un recul que l'approche de la mort pousse à leurs limites. Au témoignage du P. Beurrier, curé de Saint-Etienne-du-Mont, qui lui apporte les sacrements la veille de sa mort, Pascal aurait formulé à ce moment une rétractation de ses opinions jansénistes.

Placées sous un autre éclairage, que deviennent ces constatations ? D'abord, la phrase fameuse : « Je ne suis pas de Port-Royal. » Seule une lecture superficielle peut entraîner à croire qu'elle est l'expression d'une coupure. Ce que dit Pascal, lui qui écrit sous l'anonymat, c'est la vérité. Il n'a pas fui le monde, vendu ses biens, quitté sa famille pour se joindre définitivement au groupe des Solitaires ; il n'appartient pas à la communauté qui est touchée par les interventions du pouvoir ; il n'est pas de ceux auxquels on pense spontanément lorsqu'on parle de Port-Royal. L'aide qu'il leur apporte n'en a que davantage de prix, et ce qui est évoqué ici, loin d'être une réserve ou une restriction, c'est une authentique solidarité.

Qu'il y ait eu des ombres dans ses relations avec les Solitaires, quoi d'étonnant ? « Ce qui est historique, ce ne sont pas les idées, mais les hommes qui vivent les idées » ; l'observation, qui vient de M. Gouhier², est d'une rare pertinence quand il s'agit de Pascal. Avec ce génie bouillant, « véhément »³, le jeu des influences et des échanges ne peut s'ordonner dans les schémas niveleurs et rassurants de l'École. D'autant plus que ceux et celles qu'il rencontre à Port-

¹ Maurice Blondel, *Le jansénisme et l'anti-jansénisme de Pascal*, in *Revue de métaphysique et de morale*, 1923, p. 160.

² *Bulletin de la Société française de philosophie*, 1962, 2, p. 60.

³ Alexandre Vinet, *Études sur Blaise Pascal*, p. 309, Lausanne, Payot, 1936.

Royal ne sont pas des reflets, mais de fortes personnalités, des caractères marqués, sur lesquels la conversion ne s'est pas abattue comme un éteignoir.

Il est vrai que les positions théologiques du jansénisme n'ont pas été admises en bloc par Pascal, qui a trouvé certains de ses amis trop prompts à adopter les méthodes cartésiennes et à céder devant les prestiges de la construction linéaire, abstraite et raisonneuse. Il est vrai qu'il s'est senti à cet égard plus proche de Nicole que d'Arnauld. Il est vrai que les explications des partisans de la signature, en 1661, lui ont paru des arguties et l'ont agacé et irrité. Mais il ne faut pas oublier que dans l'esprit du jansénisme, les divergences portant sur des vérités théoriques ne sont pas plus capables de rompre une communion que l'accord sur ces mêmes vérités n'est susceptible de la créer. Ce qui est primordial, ce sont les besoins du cœur, et il est aberrant d'imaginer une troisième conversion qui aurait eu pour effet d'isoler Pascal des êtres auxquels il était justement le plus attaché par le cœur. Quant à la rétractation ultime, le récit du P. Beurrier contient des obscurités telles que les doutes les plus sérieux sont permis, et que les arguments qu'on a voulu en tirer en faveur de la thèse du reniement demeurent très fragiles.

Terminons ce survol par une allusion aux *Pensées*.

De ces notes de travail recueillies dans ses papiers après sa mort et publiées en 1670, Pascal voulait tirer une œuvre destinée à montrer la valeur unique du christianisme, qui se serait intitulée *Apologie de la religion chrétienne*. Laissant de côté les problèmes que suscitent l'établissement et l'ordonnance d'un inventaire difficile, puisque ces pages ne sont qu'une ébauche, nous allons retrouver dans l'interprétation le même balancement que tout à l'heure.

Les *Pensées*, prétendent les uns, appartiennent à l'époque où Pascal s'est placé en retrait du jansénisme et où mûrissent les fruits admirables de la troisième conversion. Elles nous révèlent le vrai Pascal, libéré de sa collusion passagère avec Port-Royal et habile à défendre la vérité chrétienne en pleine harmonie avec l'orthodoxie enfin acceptée. Preuve en soit l'intention suggérée par le titre, car qu'y a-t-il de plus incompatible avec le jansénisme qu'une apologie, c'est-à-dire une explication systématisée du contenu de la foi, qui s'adresse à l'intelligence, qui fait de la vérité chrétienne un objet de démonstration, qui suppose l'efficacité d'une connaissance méthodique. Pour concevoir semblable projet, Pascal devait nécessairement avoir abandonné le jansénisme, qui assigne à l'homme le statut d'une créature corrompue, lui dénie la moindre capacité à comprendre

les mystères divins, le prive de tout accès au Dieu vivant tant que la grâce, selon le dessein de l'élection, ne l'a pas radicalement transformé.

A quoi on rétorquera, de l'autre côté, que cette incompatibilité est factice, car Port-Royal n'a jamais enseigné que la déchéance résultant de la faute originelle fût sans remède et que l'action de la grâce efficace éliminât la coopération du libre arbitre ; les pratiques, les recherches et les efforts humains représentent des moyens dont il est légitime de penser que Dieu peut se servir pour nous accorder ses bienfaits. Si notre cœur se tourne vers Dieu, c'est sans doute parce que la foi nous a été donnée, et non parce que nous avons suivi des raisonnements bien construits ; mais pourquoi le raisonnement ne pourrait-il pas être constitué comme un instrument de la foi ? Il est donc licite d'écrire des livres d'apologétique ou d'édification et Pascal, en rédigeant les *Pensées*, est resté fidèle à l'inspiration qui lui avait dicté les *Provinciales*. D'une œuvre à l'autre la ligne est continue, à l'intérieur d'un édifice homogène. On souscrit alors pleinement à la remarque de Vinet : « Ces *Provinciales*, si plaisantes et si vives, si admirables selon le monde, furent, dans l'intention de Pascal, une œuvre aussi sérieuse et peut-être aussi nécessaire que ses *Pensées*. »¹

Enfin, on se gardera de sous-estimer le retentissement qu'a eu dans l'âme de Pascal la guérison miraculeuse de sa nièce et filleule, Marguerite Périer. Le 24 mars 1656, Margot, comme on l'appelait, approcha son œil malade d'une épine de la Sainte-Couronne contenue dans un reliquaire, et fut délivrée de la fistule lacrymale qui la défigurait, après avoir résisté à tous les traitements médicaux. M. Félix, premier chirurgien du roi, constata la disparition du mal et après enquête les autorités ecclésiastiques reconnurent la réalité du miracle. Or Marguerite est pensionnaire à Port-Royal, et c'est à Port-Royal que se produit le miracle de la Sainte-Epine. Pascal, tout entier à la rédaction des *Provinciales*, en est bouleversé. C'est le signe, la preuve que Dieu ne délaisse pas les témoins de la vérité, que la cause du petit troupeau janséniste est juste. D'où l'apostrophe célèbre, dans la XVI^e Provinciale, dirigée contre ceux qui dénigrent les religieuses : « Vous calomniez celles qui n'ont point d'oreilles pour vous ouïr, ni de bouche pour vous répondre. Mais Jésus-Christ, en qui elles sont cachées pour ne paraître qu'un jour avec lui, vous écoute et répond pour elles. On l'entend aujourd'hui cette voix sainte et terrible, qui étonne la nature et qui console l'Eglise. »

¹ Alexandre Vinet, *Etudes sur Blaise Pascal*, p. 263, Lausanne, Payot, 1936.

Il faut au surplus insister sur le fait que la joie et la reconnaissance dureront au-delà de ce cri de triomphe. Composant son Apologie, Pascal jusqu'à la fin sera émerveillé par le miracle arrivé à Port-Royal et pour Port-Royal. Comment imaginer qu'il ait pu négliger cet événement et composer les *Pensées* en circuit fermé ? Au contraire, tout ce qu'il y dit des miracles montre que son être tressaille encore devant l'accomplissement. Dieu n'a pas seulement guéri sa petite nièce ; il a offert à Port-Royal la caution de sa miséricorde : « Voici que Dieu choisit lui-même cette maison pour y faire éclater sa puissance. »¹

Nous n'avons pas ici à valoriser l'une de ces interprétations au détriment de l'autre, car il faudrait justifier notre choix et cela demanderait de longs développements. Cependant le jansénisme de Pascal, fût-il ramené à de modestes dimensions, subsiste comme un fait incontestable qui nous pose une question, qui évoque et illustre une problématique permanente, auquel nous sommes ramenés par la présente commémoration. A vrai dire, ce problème comporte de multiples aspects, et nous en aborderons deux seulement.

En premier lieu, nous relèverons que dans les controverses qui opposent Port-Royal aux Jésuites s'affrontent deux orientations hautement déterminantes de la théologie.

Pour les Jésuites, la théologie est fondée sur la Révélation qui lui fournit ses éléments fondamentaux, et qui ouvre aux hommes la voie du salut. Dans son fonctionnement elle n'a pas, bien entendu, à créer la vérité, puisque celle-ci est un donné, pas plus qu'elle n'est autorisée à faire de ce donné un objet de démonstration, la Révélation échappant aux prises analytiques et aux réductions notionnelles. Toutefois, la théologie supporte l'emploi de la raison, car cette dernière est légitimement utilisable lorsqu'il s'agit de défendre les vérités de foi contre leurs détracteurs. Les disciplines philosophiques, servantes de la théologie, respectent les mystères qui transcendent la raison humaine, mais ces mystères ne sont pas des absurdités irrationnelles. En recourant à des schémas philosophiques convenablement élaborés, notamment par la méthode de l'analogie, on est capable de formuler au sujet de Dieu des assertions correctes qui s'accordent avec nos connaissances profanes, celles que nous fournissent les sciences, par exemple. Le modèle d'une théologie de ce genre a été réalisé par Thomas d'Aquin, qui a employé les agencements de l'aristotélisme pour édifier une synthèse magistrale, et au jugement de très larges milieux, définitive.

¹ *Pensées*, 839.

Dans l'ouvrage qui a tout déclenché, l'*Augustinus*, paru en 1640 deux ans après sa mort, Jansénius exprime des vues fort différentes.

La théologie ne gagne rien à recourir aux services d'une philosophie particulière, sujette à la caducité des entreprises terrestres, et elle doit se méfier de la scolastique qui hypertrophie le rôle de la raison et conduit aux impasses des subtilités spéculatives. La régénération de l'Eglise, qui est le projet de Jansénius, s'accomplira par un retour aux sources, par l'écoute de la Parole de Dieu contenue dans l'Écriture, par l'étude attentive et respectueuse des textes patristiques et conciliaires. Le catholicisme authentique repose d'aplomb sur ce que nous apportent, non la raison humaine, mais l'histoire, la tradition vivante par laquelle nous sommes référés à la Bible, aux Pères de l'Eglise, à la doctrine des conciles, étant implicitement admis que la vérité catholique a été exprimée de la manière la plus authentique par Augustin.

Ces thèses furent reprises unanimement par les théologiens de Port-Royal, pour lesquels il était même anormal de parler d'une doctrine de Jansénius, car ce dernier a simplement mis en lumière les richesses de l'augustinisme et n'a rien inventé.

Entre ces deux conceptions le conflit était inévitable. D'un côté la théologie se construit en faisant intervenir la raison éclairée par la foi ; de l'autre, on s'en tient au dépôt révélé, on cherche ce que dit l'histoire en réservant la priorité à l'augustinisme.

L'aridité de la discussion, le vocabulaire employé, les aspérités logiciennes ne doivent provoquer aucun malentendu. Ces disputes sur la liberté et la prédestination, la volonté et la conscience, sur la grâce et ses modalités, sur la distinction du droit et du fait, ne sont pas à bien plaire ; elles mettent en cause, au-dessus des convictions personnelles, la validité des deux solutions générales que nous venons de définir. Quiconque est au courant de la situation des études théologiques dans l'Eglise romaine sait que cet affrontement n'a pas disparu avec la condamnation du jansénisme, et qu'il provoque aujourd'hui encore des divergences nettement perceptibles de part et d'autre de la ligne de faite que représente précisément l'augustinisme.

Il existe entre Port-Royal et les Pères de la Compagnie de Jésus une deuxième opposition, qui nous ramène elle aussi à l'actualité et nous fournira notre conclusion.

Les Jésuites du XVII^e siècle estimaient que leur époque offrait à l'homme la possibilité d'avoir en lui-même une confiance qui lui avait été jusqu'alors contestée ou interdite par la religion, et que c'était là un phénomène irréversible avec lequel il fallait composer. Les sciences ont suffisamment progressé pour qu'apparaisse, greffé

sur d'importantes transformations sociales, un enthousiasme de plus en plus assuré devant les ressources de la raison. L'individu arrive, en prenant appui sur son propre pouvoir, à des résultats positifs qui modifient la vision du monde, le climat moral et les conditions pratiques de l'existence. Brusques ou modérés, des changements se produisent dont il est pressant de tenir compte. La prédication, l'éducation, les codes régulateurs de la conduite et de la croyance — la tâche globale de l'Église — méritent assouplissement et adaptation, car si on les laisse en l'état, les institutions ecclésiastiques seront de plus en plus en porte-à-faux et leur rayonnement finirait par s'éteindre. De là ces méthodes novatrices qui, sans évacuer aucun principe, évitent de choquer la raison et multiplient les adoucissements, les accommodements et les conciliations. La casuistique s'articule sur une visée de conquête : il faut attirer les hommes à un Dieu rendu proche, moins exigeant, dépouillé de sa sévérité, et leur présenter une religion qui cessant d'être commandée par des ruptures, entre sans peine en combinaison avec les nouveaux modes de vie.

Aux yeux de Pascal et de Port-Royal, ces innovations pervertissent le christianisme et le défigurent. La foi de l'Église est un dépôt ancien et vénérable qui n'a besoin d'aucune retouche. Les arrangements qu'on lui impose sont nocifs en vertu même de leur nouveauté ; puisque la Révélation contient les vérités données une fois pour toutes, être moderne équivaut à être infidèle. Le chrétien n'a pas à chercher entre le monde et lui une conciliation suggérée du dehors, mais à proclamer que Dieu, qui l'a sauvé, est saint, juste et fidèle. Les sources et les garanties de son message sont constituées par l'Écriture, les livres des Pères, les décisions des conciles, auxquels il n'y a rien à ajouter ou à retrancher. Le monde acceptera ou n'acceptera, peu importe : « Je ne manquerai pas d'accusateurs et de punisseurs. Mais j'ai la vérité, et nous verrons qui l'emportera. »¹

Entre Port-Royal et les Jésuites, nous n'interviendrons pas comme arbitre. Mais le jansénisme de Pascal, ce problème toujours brûlant, ce dossier toujours ouvert, cette cause qui va d'appel en appel, est davantage que le carrefour des opinions mêlées. Nous sommes, par lui, invités à réfléchir sur la signification profonde de nos choix.

Lors de la crise qui a secoué la France au XVII^e siècle, l'Église a vu se livrer, dans une exceptionnelle transparence, la bataille des fidélités antagonistes, dressant face à face la pureté et l'efficacité. Le

¹ *Pensées*, 921.

parti de l'efficacité a remporté la victoire, certes, mais dans des conditions telles que ce succès est resté douteux. Par un exclusivisme étrange, comme si l'adaptation et la fidélité ne pouvaient coexister, l'efficacité s'est doublée d'intolérance, piégée par la myopie intellectuelle qui érige en contradictoires des réalités destinées à se compléter. Des Solitaires ont connu l'exil ou la prison, les religieuses ont été dispersées, le jansénisme officiellement condamné, une dernière fois en 1713 ; deux ans auparavant, Louis XIV avait fait raser Port-Royal des Champs, et Port-Royal de Paris, qui était une maison, n'est plus aujourd'hui qu'un bâtiment.

Sur ces ruines, avec ces victimes, Pascal reste debout. La persistance de sa grandeur nous console de la destruction de Port-Royal et nous entraîne à méditer sur ce qu'il y a d'essentiel dans le jansénisme. Grâce à lui, les subordinations sont replacées dans leur ordre et réinstaurée l'exigence foncière de la morale chrétienne : pour une conscience droite, l'efficacité consiste à être pur. Tout l'homme Pascal est là. Sa vie porte le témoignage exemplaire d'une revendication passionnée de la rigueur.

Edouard MAURIS.